

Séminaire « Les abords de Lacan »

Jacques Lacan, *Le séminaire* livre VII (1959-1960)

*L'éthique de la psychanalyse*

Séminaire animé par Marc Lévy et Amine Souirji

**Leçon n°1 du 18 novembre 1959**

***Pourquoi l'éthique ?***

« La structuration intersubjective qu'instaure l'analyse se distingue strictement de la précédente, en ceci que, quelque qu'éloigné de nos normes que puisse être le patient – et cela jusqu'aux limites de la psychose, de la folie – , nous le supposons comme un semblable auquel nous sommes liés par des liens de charité, de respect de notre image<sup>1</sup>. »

Dans la conclusion du séminaire précédent *Le désir et son interprétation*, Jacques Lacan aborde la question de l'éthique de la psychanalyse et se démarque des pratiques contemporaines dominées par la théorie de la relation d'objet, pratiques qui en fin de compte ne se distinguent pas de la psychothérapie pré-analytique.

Le titre du séminaire et son ouverture par un retour à Freud (même à la préhistoire de la psychanalyse freudienne, nous le verrons plus tard) sont éclairants : libre à nous d'être lacaniens, Lacan veut nous montrer qu'il est fondamentalement freudien dans sa théorisation et dans sa pratique.

Le choix de l'éthique comme champ de bataille montre d'emblée la portée de son discours : l'œuvre de Freud n'est pas une nouvelle branche de la médecine avec un protocole thérapeutique spécifique mais la découverte de l'inconscient et la structuration intersubjective qu'elle instaure ont des effets sur la communauté humaine et sur la relation thérapeute-patient qui « se distingue strictement de la précédente ». Freud lui-même l'avait affirmé et imposé à ses contemporains en publiant en 1926 « La question de l'analyse profane », le profane étant le non-médecin : la psychanalyse n'est pas un rejeton de la médecine.

---0---

---

<sup>1</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre VI (1958-1959), *Le désir et son interprétation*, Paris, Le Seuil, 2013, p. 560.

Ainsi par exemple, l'attrait de la faute, l'omniprésence de la culpabilité et de la morbidité qui sont observées dans la pratique analytique prennent corps et sens dans le mythe freudien du meurtre du chef de horde comme étant le ticket d'entrée dans la culture, puis dans l'hypothèse plus tardive du *Todestrieb*, la tendance vers la mort (souvent traduit par pulsion ou instinct de mort) ; plus originelle encore que le meurtre du chef de la horde primitive, l'hypothèse d'une tendance de retour à l'inanimé met en relief le miracle d'une vie provisoirement arrachée à la mort<sup>2</sup>. Mais la progression de Freud entre ces deux termes n'inclut pas la dimension éthique car tout dans l'éthique n'est pas uniquement lié au sentiment d'obligation. Le rapport de l'homme avec sa propre action ajoute un niveau de jugement supplémentaire, au-delà du respect d'un commandement ou d'une loi externes, un jugement sur sa conduite par rapport aux expériences déjà vécues ; c'est l'avènement d'une instance sanctionnelle interne (le surmoi), issue et au service d'une tendance nouvelle, la conformité à une référence interne idéale (l'idéal du moi). D'où l'affirmation de Lacan

« Dans l'articulation théorique de Freud, la genèse de la dimension morale ne s'enracine pas ailleurs que dans le désir lui-même. C'est de l'énergie du désir que se dégage l'instance de ce qui se présentera au dernier terme de son élaboration comme censure<sup>3</sup>. »

La tentative d'affranchissement naturaliste du désir par « la grande expérience critique de la pensée dite libertine », celle de l'homme du plaisir, a échoué car, plus ou moins implicitement elle se place en réalité sous une forme de jugement supérieur qui n'est autre que le terme divin. Mais il faudra quand même étudier la parenté entre la psychanalyse et cette ligne de pensée qui a présenté « la dimension de l'érotique d'une manière peut être jamais retrouvée, inégalable<sup>4</sup> », car c'est une direction qui n'a pas été explorée jusque-là.

En effet, « il semble qu'à partir du coup de sonde, du flash que l'expérience freudienne a jeté sur les origines paradoxales du désir, sur le caractère de perversion polymorphe de ses formes infantiles, une pente générale a porté les psychanalystes à réduire ces origines paradoxales pour en montrer la convergence vers une fin d'harmonie<sup>5</sup> ». Ce mouvement général dans la réflexion analytique et les progrès théoriques qu'il a apportés n'ont-ils pas simplement conduit à un moralisme plus compréhensif que les précédents, permettant à la psychanalyse d'être la chose qui apaise la culpabilité ? A-t-il livré une connaissance nouvelle de la jouissance perverse, en particulier sa fonction dans le désir, et son universalité ? On peut en douter ; il sera utile pour la suite de confronter notre vision

---

<sup>2</sup> Dans « Au-delà du principe de plaisir » Freud écrit : « Une pulsion serait donc une force inhérente à l'organisme animé poussant à la réinstauration d'un état antérieur que cette instance a dû abandonner sous l'influence de forces perturbatrices externes, une espèce d'élasticité organique, ou si on veut, l'expression de l'inertie dans la vie organique (...) le but de toute vie est la mort, et, en prenant les choses à l'envers : le non-vivant (*das Leblose*) existait antérieurement au vivant (...) la première pulsion était donnée, celle du retour à l'inanimé (*zum Leblosen zurückzukehren*). » Trad. JP Lefebvre, Points, 2014, p. 125 à 129.

<sup>3</sup> J. Lacan, Le Séminaire, Livre VII (1959-1960), *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 11.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 13.

actuelle du désir à l'éthique vue par Aristote, pour qui un certain nombre de désirs, notamment les désirs sexuels – ceux promus au premier plan par la psychanalyse – ne ressortissent pas d'une évaluation morale, ne peuvent être évalués, et sont donc exclus de toute problématique éthique. On peut alors penser que l'affirmation freudienne de l'origine sexuelle du désir humain est apparue d'autant plus scandaleuse qu'elle heurte de front une morale aristotélicienne « qui n'a point perdu de son actualité dans la morale théorique<sup>6</sup>».

### ***Programme du séminaire 1959-1960***

Mais l'analyse n'a-t-elle fait que laïciser une mythologie du divin en la remplaçant par une mythologie plus crédible, justificatrice donc déculpabilisante : si le meurtre du « père » est inévitable, s'il est nécessaire pour entrer dans la civilisation, peut-il se justifier par les bienfaits qui en découlent, c'est-à-dire par l'accès à cette complexité supérieure qui s'est réalisée sous la forme de la civilisation ? Quoi qu'il en soit, nous verrons que la genèse concomitante du surmoi ne peut pas être le produit seulement d'une psychogenèse et d'une sociogenèse : une instance s'y invite et même s'impose, une instance ayant rapport au signifiant, une instance qui ne relève pas de la nécessité sociale et fait lien entre le sujet et la loi communautaire, entre le vivant et l'immatériel.

La distinction entre culture et société que Lacan réintroduit en psychanalyse est déjà repérable chez Freud (*Malaise dans la civilisation*), en particulier dans l'idée que ce malaise se situe « très au-dessus de l'homme » qu'il accable : L'expérience morale dont il s'agit dans l'analyse apparaît aussi dans la formule de l'appel freudien « *Wo Es war, soll Ich werden* » par le choix du verbe *sollen* (devoir) au lieu de *müssen* (nécessité). Comment ce « Je » qui doit venir au jour en ce lieu va-t-il traiter les injonctions paradoxales et morbides, « ce devoir qu'il sent en lui-même comme étranger, au-delà, au second degré ?<sup>7</sup> » D'où vient le sentiment immédiat d'obligation ? Comment expliquer ce qui le provoque ?

Ne doit-il pas (ce « Je ») résister au surmoi dont l'instance lui apparaît de plus en plus clairement dans le progrès de son analyse ? Son vrai devoir, n'est-il pas d'aller contre cet impératif paradoxal et morbide ?

Le complexe autour du devoir est visible chez l'obsessionnel pour lequel le devoir se présente sous la forme de l'énigme qu'est la répétition obsédante de la question « Que dois-je faire ? ». C'est la notion même de devoir qui est le problème. L'analyste peut-il répondre à sa demande de ne plus souffrir, peut-il espérer libérer le sujet de son ignorance et, par conséquent, de sa souffrance ?

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 16.

« N'est-il pas évident que, tout normalement, les idéaux analytiques trouvent ici leur place ? (...) je vous en nommerai trois<sup>8</sup>. »

Le premier d'entre eux, c'est l'idéal de l'amour humain – amour qui est censé modeler à soi tout seul une relation d'objet satisfaisante – un amour-médecin en somme. Lacan rappelle à ce moment ses réserves sur l'idée d'une origine de l'amour dans la génitalisation du désir, se moquant ainsi de l'idéologie de « l'hygiène de l'amour ». L'analyse aurait dû pousser plus loin ses investigations dans le sens d'une érotique, en particulier vers la sexualité féminine ; la question de Freud « *Was will das Weib ?* » (Que veut/désire la femme ?) est restée un point d'évitement.

Le second idéal est celui de l'authenticité : cette dernière s'impose à l'analyste en tant que méthode et moyen car la démarche analytique elle-même est une technique de démasquage, de recherche d'une authenticité. Mais c'est surtout une exigence sur le résultat « une certaine norme du produit achevé », exigence qui pourrait justifier que le travail de démasquage soit arrêté à mi-chemin pour laisser fleurir une vertu authentique, une vertu qui n'a pas été suscitée par l'analyste.

Le troisième est l'idéal de non-dépendance dont l'enjeu se situe à cette « frontière très subtile qui sépare ce que nous désignons au sujet adulte comme désirable dans ce registre, et les modes sous lesquels nous nous permettons d'intervenir pour qu'il y parvienne<sup>9</sup> » : la psychanalyse n'est ni éducation, ni orthopédie. Bien que les psychanalystes de l'enfant soient amenés à empiéter sur ce domaine, il est frappant de constater l'effacement, voire la disparition, de la notion d'habitude (bonne ou mauvaise) dans la pratique et les moyens de la psychanalyse, « ce qui nous sépare de toute l'éthique avant nous », c'est-à-dire des pratiques pré-analytiques. C'est donc que « l'essence même de l'inconscient s'inscrit dans un autre registre que celui sur quoi, dans *l'Éthique*, Aristote met l'accent d'un jeu de mots, « *ἔθος / ἦθος*<sup>10</sup> ». En pédagogie par exemple, l'habitude à acquérir, *l'ἦθος (êthos)*, doit être conforme à un *ἔθος (éthos)* ; or l'inconscient n'est pas le résultat d'une dynamique de formation du caractère par l'acquisition d'habitudes, que ces dernières soient bonnes ou mauvaises.

---0---

La prochaine séance mettra en relief un glissement, un changement d'attitude dans la question morale depuis Aristote jusqu'à Freud. Le Souverain Bien d'Aristote n'est pas maître du jeu des deux instances psychiques freudiennes  $\phi$  et  $\psi$  (nommées processus primaire et processus secondaire) car désormais « la question éthique, pour autant que la position de Freud nous y fait faire un progrès, s'articule, d'une orientation du repérage de l'homme par

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>10</sup> *Ibid.* p. 19.

rapport au réel<sup>11</sup> ». C'est avec Bentham, dans la dialectique du rapport du réel avec le langage, que le plaisir est passé du domaine de l'idéal et de l'irréel à celui du réel. Pour Lacan, c'est au début du XIX<sup>e</sup> siècle que s'est opérée une conversion, une réversion même, utilitariste. C'est dans le sillage de la révolution affectant les rapports interhumains que se lève la pensée utilitariste et que Hegel destitue le Maître :

« C'est dans Hegel que nous trouvons exprimée la dévalorisation extrême de la position du maître, puisqu'il fait de celui-ci la grande dupe, le cocu magnifique de l'évolution historique<sup>12</sup>. »

La pensée utilitariste a exhibé une relation d'opposition entre le réel et quelque chose que Bentham qualifie de *fictitious*, qui n'est pas l'illusoire ni le trompeur, mais ce qui a une structure de fiction, comme quelque chose qui peut être raconté ou dit, une vérité par exemple. C'est dans cette nouvelle faille que va s'insérer l'expérience freudienne. Dans ses travaux sur la linguistique, sur le rapport entre réel et langage, Bentham situe le plaisir du côté du réel, et Freud fait la bascule pour situer le plaisir du côté du fictionnel (non pas le fictif trompeur mais le fictif en tant qu'il a une structure de fiction), c'est-à-dire du côté du symbolique lacanien.

« Que l'inconscient soit structuré en fonction du symbolique, que ce que le principe de plaisir fasse rechercher à l'homme ce soit le retour d'un signe, que ce qu'il y a de distraction dans ce qui mène l'homme à son insu dans sa conduite, soit ce qui lui fait plaisir parce que c'est en quelque sorte une euphonie, que ce que l'homme cherche et retrouve, ce soit sa trace aux dépens de la piste – c'est là ce dont il faut mesurer toute l'importance dans la pensée freudienne, pour pouvoir aussi concevoir quelle est alors la fonctions de la réalité<sup>13</sup>. »

Freud nous dit que dans le principe de plaisir, l'homme recherche un signe déjà connu (le retour du même) ; le plaisir est dans la retrouvaille d'un signe qui a pour lui le statut de trace, de SA trace en tant qu'il s'y reconnaît d'avoir déjà investi ce même, et tant pis pour la piste s'il revient toujours au même point (c'est le conservatisme mortifère du principe de plaisir, avatar léthal de l'homéostasie biologique, elle vitale, et qui doit, dans l'économie psychique, être bridé : c'est la raison d'être du principe de réalité).

Ce qui est nouveau, c'est que « pour ce bonheur, nous dit Freud, il n'y a absolument rien de préparé, ni dans le macrocosme, ni dans le microcosme<sup>14</sup> » car, depuis Aristote la recherche du bonheur par le plaisir – seulement parmi les plaisirs dignes de l'homme – est la voie naturelle de l'accomplissement de l'homme. Cette nouveauté se manifeste aussi dans le fait que « le rêveur, c'est bien connu, n'a pas un rapport simple et univoque avec son vœu. Il

---

<sup>11</sup> *Ibid.* p. 21.

<sup>12</sup> *Ibid.* p. 21.

<sup>13</sup> *Ibid.* p. 22.

<sup>14</sup> *Ibid.* p. 22.

le rejette, il le censure, il n'en veut pas. Nous retrouvons ici la dimension essentielle du désir, toujours désir au second degré, désir de désir<sup>15</sup> », autrement dit la valeur d'une chose n'est pas mesurée par sa désirabilité, car la pointe est sur le désir de ce désir : ce désir est-il désirable ? Concerne-t-il une chose qui est digne d'être désirée ? Le catalogue des idéaux déçus dans l'histoire humaine n'est-il pas une indication supplémentaire de cette dimension au 2<sup>nd</sup> degré du désir ?

Lacan nous a déjà proposé plusieurs outils à double niveau (le montage optique aux deux miroirs – concave et droit –, le graphe à deux étages, la bande de Moebius aux deux faces qui n'en sont qu'une...) pour appréhender la dualité inhérente au sujet lacanien. Nous aurons l'occasion de les voir utilisés dans l'étude plus poussée de la perversion, en particulier du masochisme, dont l'intérêt est le rôle fondamental qu'il tient dans l'économie psychique.

Il semble que pour Lacan l'enjeu d'une éthique soit tout simplement l'existence, la survie de la psychanalyse, c'est-à-dire le maintien de l'accès ouvert par Freud à l'inconscient. Quelques années plus tard, en juin 1965, lors du séminaire *Les problèmes cruciaux de la psychanalyse*, il reviendra sur l'exigence éthique :

« Prends garde, toi qui as ouvert ce livre [les *Écrits*] parce que tu rêves de devenir psychanalyste ! Car la psychanalyse ne vaudra que ce que tu vaudras quand tu seras psychanalyste, elle n'ira pas plus loin que là où elle a pu te conduire (...) Et le terme de "parfaitement analysé" qu'on te fait mirer à l'issue de ta psychanalyse qualifiée de didactique est aussi trompeur, qu'insuffisante la définition des fins de cette analyse. Car il ne suffit pas que tu sois, selon la formule classique "parfaitement au clair dans tes relations avec tes patients", il faut aussi que tu puisses supporter tes relations avec la psychanalyse elle-même. Car si la psychanalyse nous l'apprend : la vérité répond à un manquement venu à son endroit, à un refoulement autrement dit, en prenant sur le corps même où gît ton être, sa rançon, ne crois pas qu'elle soit plus clémente à la faute capitale – toujours imminente – en une action qui prétend suivre sa trace sans connaître ses brisées. Une action dont le moyen est le verbe, trébuche dans le mensonge, et la vérité en recouvre les traits toujours avec usure. »

Claude Ottmann  
Mars 2019

---

<sup>15</sup> *Ibid.* p. 23.